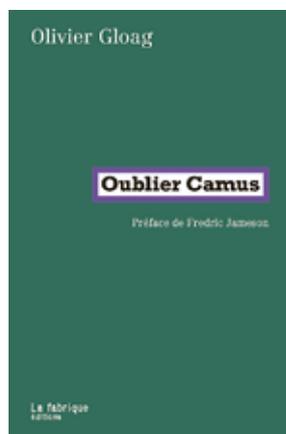


# Le procès de Camus: un anachronisme pompeux

**Le livre récent d'Olivier Gloag, *Oublier Camus*, livre une critique virulente de l'écrivain et philosophe mais sans nuance, là où il faudrait restituer la complexité de l'homme et de son œuvre.**

Fabienne MESSICA, membre du Comité national de la LDH



**L**e sociologue de l'histoire Georg Simmel décrivait les périodes historiques comme autant de tableaux avec des touches de couleurs qu'il s'efforçait de recomposer. Une histoire et une temporalité qui ne sont pas seulement marquées par des événements qui découlent les uns des autres ni par des paroles hors champ, mais qui se donnent comme autant d'impressions et de surimpressions, comme une symphonie de touches, de tons superposés, avec ses éclats de violence qui tranchent.

Peu connu en dehors de sa discipline, Simmel nous a appris la vision transdisciplinaire, inscrivant le social dans l'histoire, jouant des archéologies des savoirs, détaillant, décomposant, recomposant dans une observation modeste et flamboyante à la fois ce « nous » et ce « je », en lieux et en inscriptions dans l'histoire. Avec lui, pour reprendre la chanson de Jacques Brel *Ne me quitte pas*, le rouge et le noir peuvent bien s'épouser, se croiser, se superposer parfois ou s'emmêler dans une couleur indécise.

Comment peindre alors hommes, femmes et leurs œuvres quand tout s'entremêle de leurs vies, de leur place dans l'histoire, de leurs engagements et de leur art ? L'Homme et l'œuvre, l'Homme dans l'œuvre, l'œuvre malgré lui. Voilà qui ne cesse de nous hanter. Et si nous ne sommes pas prêts d'en finir avec le trio Sartre-Beauvoir-Camus, c'est qu'il a trop semé. Une abondante littérature les commente tandis que, régulièrement, quelqu'un prend la plume pour en défendre la sacralité ou en détruire la statue. Des commentateurs lisent pour nous : le poids des œuvres de philosophie, de théâtre, de romans, et d'articles de presse est conséquent, et ce ne sont pas des brèves !

Hélas, de nouvelles critiques, qu'elles soient politiques ou s'intéressent aux mœurs, se contentent souvent de plagier des discussions qui ont eu lieu à une autre période, en sorte qu'elles ne sont pas critiques, quoiqu'elles en aient l'ambition,

mais juste répétition hors contexte et non située de vieux débats. Et il ne suffit pas de prétendre qu'on est celui qui va en finir pour en finir réellement.

Le livre d'Olivier Gloag, injonction à « oublier Camus »<sup>(1)</sup>, prétend pourtant nous livrer cette toute dernière vérité en cent-trente pages. S'émancipant de tout le travail précis, long et rigoureux des chercheuses et chercheurs, il traite des idées comme si elles tombaient du ciel et de ceux qui les expriment (Sartre, Camus) comme des idoles des idées, désincarnées, desserties de leurs vies, purs diamants du bien et du mal politiques.

Faire le procès de Camus, en s'affirmant par ailleurs sartrien, s'avère pourtant particulièrement hasardeux lorsqu'on s'en tient exclusivement à quelques extraits de textes sans les insérer dans une œuvre à la fois complexe, riche, traversée par de multiples contradictions, au milieu de périodes historiques particulièrement chargées : une Première Guerre mondiale qui fit de l'écrivain un orphelin, une révolution « communiste » qui jeta le monde dans l'espoir et la peur, une Seconde Guerre mondiale meurtrière, les camps de la mort, la bombe atomique à Hiroshima, les guerres de libération nationale avec leur violence et l'impitoyable répression infligée par les pays colonisateurs.

## **Albert Camus : un transfuge social**

Cette intrication des vécus, de l'observé, des engagements, ce dialogue permanent entre politique et morale, entre émotions et raison, le livre d'Olivier Todd *Albert Camus, une vie*, publié en mars 2021<sup>(2)</sup>, nous le restitue patiemment, sans jugement mais sans effacer non plus les errements ou les paralysies face à des dilemmes, souvent déchirants. Camus, qu'on l'aime ou qu'on le déteste, c'est en effet l'homme des dilemmes : un homme dans son temps, né orphelin et pauvre dans une Algérie qu'il

(1) Olivier Gloag, *Oublier Camus*, La Fabrique éditions, septembre 2023.

(2) 1185 pages, Gallimard. Premier dépôt légal 1999 : mars 2021.

(3) Annie Ernaux : « J'écrirai pour venger ma race », discours de la prix Nobel de littérature 2022 in *Le Monde*, 7 décembre 2022.

(4) Pour une critique plus détaillée du livre d'Olivier Gloag, lire l'article de Nedjib Sidi Moussa, « Comment faire pour oublier », 24 décembre 2023 (<https://sinedjib.com/index.php/2024/01/02/comment-faire-pour-oublier/>).

(5) Germaine Tillion, *L'Algérie en 1957*, éditions de Minuit, 1957.



**« Faire le procès de Camus s'avère particulièrement hasardeux lorsqu'on s'en tient exclusivement à quelques extraits de textes sans les insérer dans une œuvre à la fois complexe, riche, traversée par de multiples contradictions, au milieu de périodes historiques particulièrement chargées. »**

aucune allusion. Il juge l'homme et certaines de ses œuvres sans jamais rien comprendre à l'impatience de vivre de Camus, sa noire lucidité souvent, sa volonté de la conjurer par un engagement « malgré tout ».

### **Un homme de dilemmes à « oublier » ?**

Le parcours de Camus est marqué par des revirements certes – on songe à son attitude changeante, bien indécis au moment de la Libération, où il défend d'abord une justice qu'il veut sévère envers les collaborateurs, pour ensuite exprimer son rejet de la peine de mort, et signer une pétition pour que Brasillach soit gracié. On songe à son combat sincère contre le nazisme et tous les fascismes mais à sa condamnation tout aussi sans réserve de l'utilisation de la bombe atomique à Hiroshima et à Nagasaki. On songe à sa révolte face au sacrifice de Diên Biên Phu, qui sonne aux yeux des anticolonialistes comme une trahison, alors qu'elle n'est que désolation humaine. On songe enfin bien sûr à la question de l'Algérie car, contre vents et marées, il croit la cohabitation possible entre Français d'Algérie et « Indigènes » : il soutient les nationalistes de Messali Hadj par exemple, tout en condamnant les attentats et meurtres de Français, car il ne prend pas conscience de l'étendue de la répression envers les Algériens. Camus souhaite que les Français d'Algérie puissent rester car à ses yeux ils sont de ce pays, ils en font partie et ce même s'il est parfaitement conscient du racisme et de l'antisémitisme qui sévissent en Algérie, y compris chez les « *petits Blancs* » dont il se réclame.

Alors, oublier. Camus, pourquoi ? Parce qu'il est impur. La préface du livre d'Olivier Gloag, écrite par Frédéric Jameson, donne le ton de l'épuration. Elle s'inscrit d'abord dans la critique de l'universalisme reléguée à la seule colonialité, critique qui est devenue une sorte de lieu commun, jamais interrogé, essentialisation d'un universalisme pourtant divers. Puis vient

la « *canonisation mainstream* » de Camus qui renvoie, on le suppose, à l'instrumentalisation de l'œuvre au profit de visions réactionnaires. Peut-être mais c'est hélas le cas aussi d'autres auteurs comme Sartre lui-même, souvent cité dans le but de faire l'apologie d'actes de terrorisme, bien que Sartre soit revenu sur ses premiers écrits à ce sujet.

Toute œuvre est sujette à relectures, toute œuvre peut être tordue et retordue ou au contraire aplatie ; sans doute, plus une œuvre est « tordue », plus elle révèle sa richesse, sa polyphonie, sa polysémie.

### **Une charge contre les œuvres de Camus**

Voilà pourquoi l'œuvre artistique de Camus est en réalité peu présente, dans cet essai. Il s'agit d'abord et avant tout d'attaquer l'homme en moquant « *son héroïsme supposé* » – bien qu'atteint de tuberculose, Camus a pourtant participé à la résistance –, en niant son attachement profond à la justice sociale – par l'utilisation de citations tronquées –, en lui refusant cette « algérianité » – terme jugé colonial – que des nationalistes algériens lui reconnaissent parfaitement, en essayant de faire de lui un pur produit du colonialisme. Camus, assène l'auteur, est un pied-noir, rien d'autre, et l'appeler « *écrivain algérien* » n'est que l'expression d'une colonialité encore en œuvre. On ne saurait parler de Camus, dit l'auteur, sans évoquer l'histoire de ce pays « *qu'il croyait le sien* » : évocation de l'histoire si brève dans l'essai qu'on peine à croire que son auteur ait la moindre connaissance du sujet.

A partir de cette lecture purement idéologique, non seulement de la vie de Camus et de ses engagements mais aussi de ses œuvres, Olivier Gloag démolit, pierre par pierre, chacune d'entre elles. *L'Etranger*, publié en 1942 ? Un roman colonialiste : en témoigne l'anonymat, la quasi-inexistence de l'Arabe tué par Meursault. Mais justement, dans ce premier roman de Camus, si novateur, l'Algérie n'est qu'un décor et tout n'est en fait qu'un décor, comme le palais de justice. *L'Etranger* c'est une écriture, *L'Etranger* c'est l'étrangeté à soi-même et au monde, et même Sartre fut littéralement soufflé par le roman.

*La Peste*, publié en 1947 ? Alors que la symbolique de la peste renvoie manifestement au nazisme, ce que tout le monde a compris, et que Camus a confirmé, Olivier Gloag décide d'en faire un œuvre colonialiste.

*L'Homme révolté*, publié en 1952 ? Sans vergogne aucune, l'auteur reprend presque mot pour mot l'article publié dans *Les Temps Modernes* par Francis Jeanson qui accuse Camus d'un humanisme naïf, transcendantal, moraliste et ce, non sans une certaine condescendance de classe : « *A nos regards incorrigiblement bourgeois, avait écrit Jeanson, il est bien possible que le capitalisme offre un visage moins "convulsé" que le stalinisme : mais quel visage offre-t-il aux mineurs de fond, aux fonctionnaires sanctionnés pour faits de grève, aux Malgaches torturés par la police...* »

Voici donc Camus, souvent incompris par ses contemporains, voici l'homme hésitant, torturé, qui veut aimer et la justice et sa mère, voici l'homme pauvre en réalité, rejeté par un milieu intellectuel qui juge l'histoire sans trop souvent y participer. Le voilà accusé, lui, d'être « *bourgeois* », dans un mouvement de retournement en stigmaté de ce qu'il ne put justement jamais être. Coup fatal à notre époque, Olivier Gloag lui reproche son « *machisme* ». Mais si, dans ce groupe d'intellectuels de gauche dont les œuvres ont tant compté, il en fût un qui ne le fut pas, son nom nous restera, je le crains, à jamais, inconnu. ●

**« La Peste, publié en 1947 ? Alors que la symbolique de la peste renvoie manifestement au nazisme, ce que tout le monde a compris, et que Camus a confirmé, Olivier Gloag décide d'en faire un œuvre colonialiste. »**